

Cahiers 9/1997-1998

d'études

hongroises

*Cinéma,
Littérature*

*Sorbonne Nouvelle
Paris III – CIEH*

*Nemzetközi Hungarológiai
Központ, Budapest*

*Institut
Hongrois*

Lajos KÖVÉR
Historien

Soldats, colons et voyageurs français en Hongrie au XVIII^e siècle

En 1813, dans les colonnes du *Mercurie Étranger*, János Batsányi écrit sous le pseudonyme de Jean Bérony les phrases suivantes. « Aussi longtemps que la France et l'Allemagne ont regardé la Hongrie comme le boulevard de la chrétienté, elles se sont intéressées à toutes les guerres et à tous les événements politiques de ce pays ; mais peu à peu elles le perdirent de vue et finirent par le regarder comme une province de l'Autriche. Depuis environ cinquante ans, les écrivains français n'en ont fait aucune mention, excepté Sacy, dans son Histoire générale de Hongrie. Mirabeau, dans sa Monarchie Prussienne, en parle d'une manière superficielle. Beaufort, dans son Grand Portefeuille politique, en dit des faussetés : Sané, dans son Tableau historique, topographique et moral des quatre parties du monde, en parle peu. Enfin, D'Alembert et Voltaire en font une mention honorable, sans entrer dans des détails particuliers. »¹

D'un certain point de vue, Batsányi doit avoir raison : la France a porté un intérêt particulier à la Hongrie à partir du XVI^e siècle jusqu'à la fin de l'insurrection de Rákóczi. Cet intérêt spécial peut être expliqué d'une part par les guerres menées contre l'Empire ottoman, d'autre part par les révoltes anti-habsbourgeoises, étant donné qu'elles servaient également d'une certaine manière les objectifs de la diplomatie française.² Cependant, le terrain d'activités continentales de la diplomatie française s'est brusquement réduit et cela devait naturellement affecter les relations franco-hongroises. Au centre de cette étude se trouve la question des modifications des relations franco-hongroises après la mort de Louis XIV – au cours du XVIII^e siècle.

Si on veut examiner la présence des Français à l'époque en question, il faut considérer trois facteurs : 1. L'histoire des experts militaires et colons français en Hongrie. 2. Les récits de voyages, mémoires, notes, rapports sur la Hongrie du XVIII^e siècle. 3. L'histoire des prisonniers de guerre français de l'époque des guerres révolutionnaires.

Au XVIII^e siècle, on rencontre encore bon nombre d'experts militaires qui sont venus encore à la fin du XVII^e siècle et ont participé aux luttes menées contre les Turcs. Par conséquent, dans la région sud-est de la Hongrie, on

¹ *Batsányi János összes művei II* (Œuvres complètes de János Batsányi, II), Budapest, 1960, 369.

² Béla Köpeczi, *Magyarok és franciák XIV. Lajostól a francia forradalomig* (Français et Hongrois de Louis XIV à la Révolution), Budapest, 1985, 373.

enregistre de nombreux noms de famille d'origine française chez les individus employés par l'armée impériale ou chez les officiers des Chambres. En tous cas, il n'est pas du tout étonnant que le premier plan de Szeged ait été dessiné par un officier français du nom de De la Croix Paitis. Dans la première moitié du XVIII^e siècle on peut aussi trouver deux Français, nommés Piliers et Serrière dans les commandements militaires de la forteresse de Szeged ; de nos jours leurs pierres tombales se trouvent dans l'église catholique de Bas-Szeged. Entre 1731 et 1733 la garnison de la ville de Szeged se compose des soldats du régiment de Lorraine.³

En ce qui concerne la population française de cette région, il faut dire qu'elle était beaucoup moins insignifiante qu'on le croyait : durant la première moitié du XVIII^e siècle des colons étrangers avaient été installés en Hongrie pour repeupler la terre déserte abandonnée par les Turcs après cent cinquante ans de domination aux conséquences économiques en particulier, et parmi eux, un bon nombre de Français s'installèrent dans la région sud-est du royaume de Hongrie⁴ ; notamment dans le "Bánát".⁵

L'existence d'une population française dans le Banat est assez bien connue. Il s'agit des descendants d'anciens colons français transplantés en masse d'Alsace et de Lorraine, du grand-duché de Luxembourg et d'autres provinces françaises au cours du XVIII^e siècle. La colonisation des Français dans cette région lointaine de l'empire d'Autriche s'est faite en deux étapes : colonisations effectuées par l'empereur Charles VI d'Autriche entre 1717 et 1734, et colonisations reprises sous Marie-Thérèse et achevées par son successeur Joseph II, de 1763 à 1790. Les premières colonisations font partie de l'ensemble des mesures administratives prises par le comte Florimond-Claude de Mercy (1666-1734), premier gouverneur civil et militaire du Banat, qui était issu d'une ancienne famille de la noblesse bavaroise. Il avait organisé l'assèchement des marais, l'agriculture (vignobles, pêches de vignes, sériciculture), l'activité industrielle (soierie, moulin à papier) de cette région.⁶ Leur mémoire est aussi conservée par un petit village, nommée

³ László Palásti, *Francia családnevek Szegeden a XVIII. században* (Les patronymes français de Szeged au cours du XVIII^e siècle), Szeged, 1959, 43.

⁴ *Ibid.* 44-45. Ainsi dans le registre des baptêmes de la paroisse de Szeged on note 22 noms français entre 1713 et 1750, et 21 entre 1750 et 1775.

⁵ Du point de vue géographique, le nom de *Bánát* désigne une région de 38 526 km², comprise entre les fleuves Maros au nord, la Tisza à l'ouest, le Danube au sud, et les versants sud des Alpes de Transylvanie à l'est. Elek Fényes, *Magyarország leírása* (Description de la Hongrie), Pest, 1847, 332, 342 ; Gyula Kristó (red.), *Korai magyar történeti lexikon* (Histoire de la Hongrie ancienne), Budapest, 1994, 78.

⁶ Lajos Baróti, *Adattár Délmagyarország XVIII. századi történetéhez I.* (Documents sur l'histoire de Basse Hongrie au cours du XVIII^e siècle, t. I), Temesvár, 1893, 7, Mihály Horváth, *Magyarország története VII.* (Histoire de la Hongrie, t. VII), Budapest, Franklin, 1873, 158.

Mercyfalva (Kárány, Merczifalva, Merczyfalva, Merczidorf, Cărani, aujourd'hui Caranie, en Roumanie).⁷ D'après la description fidèle de Peter Schiff, le sol de cette région était en général marécageux, particulièrement aux endroits situés sur les rivières Tisza et Maros. Les conditions hygiéniques étaient déterminées par les bourbiers, fondrières, marais, lacs et rivières indomptés, mais les colons ont surmonté les difficultés, dans des conditions même particulièrement défavorables : « C'est ainsi que la terre du Banat, devenue inculte sous la longue domination turque, durant plus de 150 ans, fut remise en culture et devint un véritable grenier. »⁸

Les conditions malsaines de cette région sont également décrites par un rapport français de l'époque. Selon l'auteur inconnu de *Notes sur le Banat, l'Esclavonie et de la Hongrie*, daté d'avant 1778, Temesvár, la capitale du Banat « est une place très forte, mais sa situation au milieu des marais la rend malsaine, surtout en été, et y occasionne beaucoup de fièvres qui désolent tout la plaine du Bannas... On a déjà commencé à drainer avec succès plusieurs de ces marais, mais jusqu'à ce qu'on ait des forêts, on est obligé d'en conserver une partie en faveur des roseaux qu'ils produisent et qui sont la seule ressource des habitants pour se chauffer et faire la cuisine. »⁹ L'auteur du rapport n'oublie pas de préciser que « le Bannas est presque tout peuplé d'étrangers, et on les y reçoit tous avec empressement, surtout les Allemands qu'on établit sur les bords du Danube où l'on forme actuellement une garde frontalière composée d'un régiment d'infanterie et d'un de hussards. »¹⁰

Le descripteur nous donne une image vivante et précise des difficultés quotidiennes des colons. « L'Impératrice donne à chacun en arrivant une habitation, quatre chevaux, les charues et ustensiles de l'agriculture et du ménage nécessaires avec une certaine quantité de bétail et du terrain pour le cultiver. On compte que chaque famille établie revient à 400 florins et jusqu'à ce qu'ils le soient, on leurs donne par jour 6 kreutzer pour les personnes faites et 3 pour les enfants. Mais ceux qui sont chargés de ce soin ne s'en acquittent pas avec toute la fidélité requise et ces nouveaux colons se plaignent qu'on n'a pas observés beaucoup près les promesses qu'on leurs avait faites. Néanmoins ils ne peuvent pas quitter leur nouvelle patrie sous peine de mort. Ils sont enrégimentés, disciplinés, exercés comme les Sclavons. Ils paient de plus qu'eux annuellement

⁷ Mihály Gyalay, *Magyar igazgatástörténeti helységnévlexikon* (Encyclopédie des noms de localités dans l'histoire de l'administration hongroise), Budapest, 1989, 636.

⁸ László Palásti, *Souvenirs de la présence lorraine au Banat*, Nancy, Le Pays lorrain, 1991, n° 2, 143.

⁹ « Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie », *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle*. Recueil des documents, avec une introduction de Károly Kecskeméti, Bruxelles, 1963, par la suite *Notes et rapports...* 45.

¹⁰ *Ibid.* 45.

4 florins par tête pour leurs armes, et tant par pièce de bétail qu'ils ont au delà du nombre de bétail qu'on leurs a accordé. »¹¹

À propos de la première statistique démographique de cette région il faut remarquer que les descendants des anciens colons français ont été considérés comme "Souabes,"¹² et comptés comme tels. Leur nombre d'après le premier recensement fait en 1770 par le gouverneur comte de Clary, s'élève à 42 201.¹³

À la fin du XVIII^e siècle les colons français ont leurs écoles françaises, et leur langue maternelle s'est maintenue aussi dans les églises. Les instituteurs de Nagyösz (précédemment nommé Triebswetter, Treisbszvetter, Trübsetter, Trübswetter ; aujourd'hui connu sous le nom Tomnatic, en Roumanie)¹⁴ par exemple, sont des Français jusqu'en 1806.¹⁵ Les enfants des colons ont des manuels scolaires en langue française, mais dans le Banat, comme partout, les seuls livres scolaires étaient les catéchismes. C'est le chanoine Jean Baptiste Róka,¹⁶ l'un des premiers curés de Mercyfalva, qui a demandé en 1770 à l'administration provinciale des livres français pour les écoliers dudit village, et trois ans plus tard il a lui-même entrepris de publier à ses frais un catéchisme français, tiré à mille exemplaires. Le révérend père Róka a écrit un autre livre aussi sous le titre *A. B. C. françois ou l'instruction pour les petits enfants*. En 1773 était publié à Temesvár (Temeswar, Temeschwar, Temesburg, aujourd'hui Timișoara en Roumanie)¹⁷ le premier livre scolaire français admis dans les écoles des trois communes sœurs françaises St. Hubert, Charleville et Seultour, le Catéchisme du Père Canise. En voici le titre : « *Méthode généralement utile et*

¹¹ *Ibid.* 46.

¹² On appelle habituellement "Souabes" les Allemands de cette région, bien que peu d'entre eux soient d'origine souabe, et ces derniers eux-mêmes, à vrai dire, sont Français et Italiens d'origine. István, *Az Austriai Birodalomnak statistikai, geographiai és történelmi leírása* (La description statistique, géographique et historique de l'Empire d'Autriche), Buda, 1829, 60-62.

¹³ Emile Botiș, *Recherche sur la population française du Banat*, Timișoara, 1946, 17.

¹⁴ Mihály Gyalay, *op.cit.* 665.

¹⁵ Emile Botiș, *op.cit.* 23.

¹⁶ À propos de l'origine de ce Jean Baptiste Róka et de son patronyme, Emile Botiș écrit : « En ce qui concerne la personnalité du Père Roka, nous remarquerons... qu'il s'agit d'un Français de Lorraine (originaire de Dorsweiler). Il paraît certain que son nom a subi une déformation par magyarisation : Roka écrit aussi Róka, en hongrois – Renard. D'autre part le nom magyarisé Roka peut également dériver de Roques. » (Emile Botiș, *op.cit.* 25) László Palásti attire notre attention sur l'erreur de Botiș sur l'origine du chanoine Róka et de son nom de famille. Ce n'est pas à Dorsweiler, mais à Győr (Raab) en Hongrie que le chanoine Róka est né, comme en témoigne la légende d'une gravure sur cuivre représentant le chanoine Róka : « Joannes Róka S.S. Theol. Doctor Cath. Eccl. Bosnensis Canonicus natus Arrabonae VII. Idus Ianuari MDCCXXVII. » László Palásti, « Erreurs sur l'identité de certains patronymes français du Banat », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n° 15-16, 1990, 108.

¹⁷ Mihály Gyalay, *op.cit.* 816.

*nécessaire pour instruire et examiner les enfants et les jeunes gens par demandes et réponses sur le petit Catéchisme du Père Canisse de la Compagnie de Jésus : Traduit de l'Exemplaire allemand ci-devant imprimé par ordre de son Eminence le Cardinal de Kollonitz, Archevêque de Vienne, par Jean Lamboy, Temeswar, chez Math. Joseph Heimerl Imprimeur de l'Administration ».*¹⁸

Les colons français ont eu pendant assez longtemps des curés français. Ainsi à Nagyösz on peut trouver en 1771, le révérend Père Leclerq, originaire de Bastogne (Luxembourg) nommé titulaire de ladite paroisse. Károlyliget, (Charleville, Kis-oroszi, Klein-oroszi, Sarlevil, Sarjlevil, aujourd'hui Banatsko Veliko Selo en Yougoslavie),¹⁹ nouveau village fondé en 1771, jusqu' à 1824 a eu des prêtres français, notamment jusqu'en 1824, Pierre François Leclerq (1773), Pierre Frank (1779-1782), François Xavier Plesingh de Pernthal (1782-1789), et Joseph Eustache (1789-1824). Peu à peu les cantiques et les sermons français disparaîtront, et les catéchismes français deviendront de plus en plus rares.²⁰

On peut encore constater l'arrivée de colons français à la fin du XVIII^e siècle. Au début de 1791, un voyageur français écrit : « Près de Témesswar j'ai rencontré une famille française, trois hommes, deux femmes et deux enfants. Ils étaient venus de Nancy par le Danube en partie, et de Vienne jusqu'à cette extrémité de la Hongrie comme ils avaient pu, s'expliquant sans savoir un mot d'allemand, portant alternativement leurs petits enfants, dont la fraîcheur était aussi étonnante après une route pareille, que les soins qu'on avait d'eux étaient touchants. Ces bonnes gens alloient rejoindre des parents établis dans un de ces villages de Hongrie que l'empereur François I^{er} avait peuplés de Lorrains. Il y en a plusieurs dans le Bannat ; d'autres où on parle allemand, esclavon. »²¹

Les colons français se sont assimilés peu à peu au cours du XIX^e siècle ; pourtant en 1840, 5 691 se disent encore français.²² En ce qui concerne l'histoire de cette population "perdue" nous citerons deux articles. Dans le Dictionnaire géographique de la Hongrie publiée en 1851 par Elek Fényes, nous trouvons la description suivante sous le nom de Charleville : « village français dans le comitat de Torontál à une heure du sud de Komlós. La population se compose de 640 catholiques et de 24 orthodoxes. Le village constitue une seule paroisse possédant

¹⁸ Émile Botiš, *op.cit.* 23-25.

¹⁹ Mihály Gyalay, *op.cit.* 546.

²⁰ Émile Botiš, *op.cit.* 27-28.

²¹ Charles Marie d'Irrumberry, comte de Salaberry, *Voyage à Constantinople en Italie, aux Îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, de l'imprimerie de Crapelet, Paris, chez Maradan, Libraire, rue Pavée-André-des-Arts, n° 16. [1799], par la suite *Voyage à Constantinople...* 84-85.

²² Elek Fényes, *op.cit.* 25.

une église. Les terres du village sont d'une excellente qualité et les habitants sont de bons agriculteurs. Le village est connu par son beurre de qualité. »²³ Dans un autre lexique, publié en 1895, on peut lire au sujet de cette colonie, sous le nom Károlyliget (Charleville). « Petit village dans le comitat de Torontál (arrondissement de Zsombolya). Population : 828 Allemands (1891). Au siècle dernier, le village a été peuplé de Français qui ont perdu de nos jours leur identité originelle. »²⁴

Enfin notons encore quelques livres anciens, qui ont été utilisés par les colons français. Voici les titres de quelques-uns :

1. *L'Ange Conducteur dans la Dévotion Chrétienne réduit en pratique en faveur des âmes dévotes avec l'Instruction des riches indulgences, dont jouissent les personnes enrôlées dans la Confrérie de l'Ange Gardien*, Nouvelle Edition Revue, corrigée et accommodée au nouveau et meilleur style où l'on ne trouve point de vieux mots, et enrichie de quelques tailles douces ; À Cologne ; chez Guillaume Metternich, Marchand-Libraire au Grifon, L'an MDCCXIX, Avec permission des Supérieurs ;

2. *Catechisme du Diocèse De Toul* Imprimé par l'Ordre de Monseigneur l'Illustrissime Evêque Comte de Toul, Prince de S. Empire, A Toul, chez Joseph Carez, Seul Imprimeur de ladite Ville & de Monseigneur l'Evêque, Avec Privilège du Roi ;

3. *Introductions Chrétiennes pour les jeunes gens, Utiles à toutes de personnes mêlées de plusieurs traits d'Histoires & d'Exemples édifiants*, Corrigés par l'ordre de Monseigneur l'Illustrissime & Révérendissime Claude Drouas Evêque, Comte de Toul, Prince de Saint Empire & à l'usage de son Diocèse, A Epinal, chez Claude-Anselme Dumoulin, Imprimeur-Libraire du Collège, MDCCCLXII, Avec Approbation et Privilège du Roi ;

4. *Cantiques spirituels traduits de l'allemand en français à l'usage des colons Lorrains dans le Banat de Temeswar*, Pest, 1786.²⁵

En ce qui concerne la Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des Français, on peut indiquer trois types de sources. D'une part nous présentons les notes et les rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle, d'autre part nous voulons attirer l'attention sur les lettres de Charles Marie d'Yrumberry de Salaberry, et enfin il faut citer le témoignage des prisonniers de guerre français sur leur vie quotidienne dans le royaume de Hongrie.

²³ Elek Fényes, *Magyarország geográfiai szótára I.* (Dictionnaire géographique de la Hongrie, t. I), Pest, 1851, 191.

²⁴ *A Pallas nagy Lexikona X* (Encyclopédie Pallas, t. X), Budapest, 1895, 212.

²⁵ Émile Botiș, *op.cit.*, 28-29.

Il y a plus de trente ans, en 1963, sous la direction de Károly Kecskeméti, l'Institut Imre Nagy de Sciences Politiques de Bruxelles avait publié un recueil français sur la Hongrie du XVIII^e siècle, tout particulièrement le règne de Marie-Thérèse et de Joseph II.²⁶ Voilà la table des matières de ce recueil "oublié" : 1. Détails historiques sur le Royaume de Hongrie (1717) ; 2. Idée de la Hongrie ou mémoire sur la situation (non daté, postérieur à 1745) ; 3. Etat actuel des affaires de Hongrie (1755) ; 4. Des mines de la Basse-Hongrie (1772/73) ; 5. Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie (avant 1778) ; 6. Description Littorale de l'étendue de l'Impératrice sur la Mer Adriatique (1760) ; 7. Précis de ce qui est relatif aux lois et au gouvernement du Royaume de Hongrie (1785).

Ce recueil décrit l'histoire de la Hongrie de la chute de François Rákóczi au réveil national hongrois. L'auteur du premier rapport (*Détails historiques sur le Royaume de Hongrie, Vienne, le 12 mars, 1717*) est sans doute un Français, qui analyse les causes de l'insurrection marquée par le nom du prince François Rákóczi. Ces "détails" soulignent la responsabilité de la maison d'Autriche, parce que l'empereur Léopold veut éteindre radicalement les principaux privilèges de la noblesse hongroise.²⁷

Les autres témoignages sont plus nuancés que le texte mentionné ci-dessus. Le rapport publié sous le titre *Idée de la Hongrie ou mémoire sur la situation de ce pays* se compose de deux parties. La première partie est une description des relations géographiques, économiques et politiques de la Hongrie. Selon l'auteur de ce rapport « il n'y a peut-être pas de royaume plus pauvre en Europe et j'ose assurer qu'il n'y en a point de plus propre à devenir riche. Il produit de tout avec abondance, sa situation pour le commerce est belle. Le Danube le traverse dans toute sa longueur, et dans sa largeur il est occupé par quatre grosses rivières navigables presque à leur source ; l'air en général y est sain et rien n'est plus aisé que de le purifier dans les lieux où il ne l'est pas ; quelques canaux qui ne seroient point fort chers feroient écouler les eaux qui croupissent dans ses plaines immenses dont les éxhalaisons infectent l'air. Ainsi il serait très facile de le rendre peuplé et conséquemment d'en faire un des plus beaux pays du monde... »²⁸

La deuxième partie relate un voyage en Hongrie de Vienne jusqu'à Bártfa. Cette deuxième partie, le récit de voyage du marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France en Russie, nous donne un tableau réaliste et précis de l'état de la Hongrie au milieu du XVIII^e siècle. Selon cette description « Bude, quoique capitale de la Hongrie, ne peut pas s'appeler une ville ; ce sont des maisons bâties

²⁶ *Notes et rapports...*

²⁷ *Ibid.* 16-23.

²⁸ *Ibid.* 24.

sans ordre, qui n'ont pas d'enceinte de muraille ; on y voit le reste d'une mosquée et des bains très renommés ; le Palais des anciens Rois de Hongrie est dans la citadelle. De dessus le Danube, il paroist très beau et la citadelle en fort bon état. Entre la ville et la citadelle, il y a une colonie racine²⁹ établie depuis plus de cent ans et aussi détestée que le premier jour ; on tire de son territoire un des meilleurs vins de la Hongrie, il est connu à Vienne sous le nom de Razelsdorf. »³⁰

L'un des plus intéressants rapports intitulé *Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie* nous donne un tableau authentique du repeuplement du Banat. D'une part nous savons que l'auteur a des informations précises concernant le problème du repeuplement (voir ci-dessous).

D'autre part, en ce qui concerne la possibilité future de cultiver cette région, l'auteur remarque : « le Bannas a de belles prairies, d'excellents pâturages, des vignobles excellents, des bains et des herbes salutaires dans les montagnes, un climat très doux et tempéré, des rivières très poissonneuses qui l'entourent de tout part, et il ne /me ?/ paroist qu'il ne lui manque pour un commerce très avantageux que des débouchés et une meilleure administration. »³¹ Ce rapport relate précisément les problèmes de la vie quotidienne des habitants de cette région. C'est à dire que l'accroissement du commerce est entravé par l'insuffisance du marché, ainsi le cultivateur est désespéré, il ne travaille plus que pour lui, ne cultive plus que ce qui lui est absolument nécessaire.³²

Pour terminer cette partie de notre étude, nous voulions attirer l'attention sur l'ouvrage oublié de Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry. Il s'agit d'un homme politique, né en 1766 à Paris, mort le 7 juillet 1847 à Fossé près de Blois. Sa famille était ancienne et originaire de la Navarre ; son père, président à la chambre des comptes, est mort sur l'échafaud en 1794. Le jeune Salaberry émigra en 1790, et fit un assez long séjour en Turquie, rejoignit l'armée de Condé, puis se joignit aux troupes royalistes de Vendée, où il commanda une compagnie de cavalerie. Après le coup d'État de Bonaparte, il se retira dans son domaine de Fossé, s'y occupa de lettres et d'agriculture, et resta sous surveillance jusqu'à la chute de Napoléon. Durant les Cent-jours il a combattu en Vendée avec La Rochejaquelein.³³ À partir de 1815, il siégea à la Chambre des Députés où il représenta son département, le Loir-et-Cher. Après la révolution de Juillet, il

²⁹ Le quartier habité par les Serbes (Races), installés à Bude, après la reprise de la ville en 1686, s'appelle de nos jours Tabán.

³⁰ *Notes et rapports...* 31.

³¹ *Ibid.* 46.

³² *Ibid.* 46.

³³ Henri du Vergier, comte de La Rochejaquelein (1772-1794), ancien membre de la garde du roi, célèbre chef royaliste vendéen.

vécut tout à fait à l'écart de la scène politique. Il n'a pas été seulement un homme politique, mais aussi un Français lettré encore qui publia en 1799 à Paris, sans nom d'auteur, un *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel*,³⁴ par l'Allemagne et la Hongrie.³⁵

Cet ouvrage, écrit sous forme épistolaire, se compose de soixante lettres, dont six (les lettres XV-XX) sont des témoignages sur la Hongrie. Presbourg, la ville des diètes de la noblesse hongroise, est présentée par la lettre cinquième, et dans sa lettre sixième, Salaberry décrit précisément la situation géographique de la Hongrie et présente la politique de l'empereur Joseph II. À son avis, les Hongrois prennent en naissant les inclinations et les opinions qui les distinguent au moral, comme leurs traits et leurs habits au physique,³⁶ c'est pourquoi « le plus grand tort de Joseph II est de n'avoir pas su composer avec le caractère des Hongrois. La plupart des changements qu'il vouloit introduire chez eux étaient salutaires ; mais il fait comme ces médecins durs qui, sans ménagement pour un malade et comptant sur l'efficacité de leurs remèdes, les font prendre avec une violence qui en détruit l'effet. Il n'a retiré de ses bonnes intentions que l'exécration d'un peuple aussi extrême dans ses haines que dans son amour. Ils ne l'appellent que le tyran ou Joseph II, qui se disoit roi de Hongrie... Il faisoit le roi d'une manière encore moins constitutionnelle. Un des privilèges auxquels on pourroit dire que les Hongrois tiennent le plus, ils n'étaient pas également jaloux des uns et des autres, c'est celui de s'imposer eux-mêmes. Joseph II. sans les consulter autrement, leur envoyoit demander une contribution telle qu'il la vouloit » – écrit Salaberry l'année de la mort de Joseph II.³⁷

La forme du gouvernement de Hongrie est décrite par la lettre dix-septième, et les trois autres lettres présentent la partie centrale du royaume de Hongrie et le Banat. Selon l'auteur, de Bude à Temesvár, il n'y a de remarquable que la monotonie des plaines, l'ennui et la laideur des chemins qui souvent ne permettaient pas d'aller à pied, mais Salaberry n'oublie pas de remarquer : « il ne faut pas juger de la Hongrie par ce que je dis de la partie que j'ai traversée ; c'est

³⁴ Archipel : partie de la Méditerranée orientale, parsemée d'îles entre les péninsules des Balkans et d'Anatolie. C'est la mer Égée des Anciens.

³⁵ *Biographie universelle*, t. LXXX, Paris, L.-G. Michaud, 1847, 437-739 ; *Nouvelle biographie générale*, t. XLIII, Paris, Firmin Didot Frères, 1864, 163-165 ; Jean Humbert, « La Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, septembre, 1938, 234-240. Jean Humbert ne mentionne pas que l'auteur du *Voyage à Constantinople...* s'appelle Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry.

³⁶ *Voyage à Constantinople...* 68.

³⁷ *Ibid.* 69-70.

la partie centrale, et les mieux cultivées sont le côté de la Transilvanie, et celui qui a pour voisine la Croatie. »³⁸

Cet écrit de Salaberry est quelquefois une lecture particulièrement joyeuse. En voici quelques lignes : « après Témesswar, on trouve Ragosh. C'est la première couchée. Le pays est bien boisé. On y cultive avec succès le blé de Turquie et le tabac. Le changement de mœurs et d'habillements devient extrêmement sensible. Le premier village qu'on rencontre est grec. Les femmes y sont plus agréables que les Hongroises. Elles ont un mouchoir de couleur sur la tête, en forme de turban ; vont nu-jambes avec des petits jupons extrêmement courts. Cet endroit-là est très joli et très peuplé. On n'y regrette ni les crottes de la Hongrie, ni les bottes qui sont à toutes jambes d'hommes, de femmes et d'enfants. »³⁹

Si l'on voulait trouver une page spéciale et particulièrement intéressante dans l'histoire des relations franco-hongroises, ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution en Hongrie. À cette époque, environ 1000 officiers et 10.000 sous-officiers et simples soldats français avaient été transportés vers le Royaume de Hongrie. Les sources en question permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an après, en 1793. À la suite du changement de Dumouriez, l'armée de la Coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Cobourg commence l'invasion du Nord. Il dispose de plus de cent mille hommes : 45 000 Autrichiens, 13 000 Anglais commandés par York, 12 000 Hanovriens, 8 000 Hessois, 15 000 Hollandais, 8 000 Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé-Valenciennes-Le Quesnoy.

Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait se rendre compte de ce que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires au moment de la prise de Condé-Valenciennes-Le Quesnoy, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et même agitateur ; des messagers de la Liberté-Égalité-Fraternité de la Révolution.

La force de la nation et le défi d'une guerre idéologique choquent la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus des recrues de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à

³⁸ *Ibid.* 85.

³⁹ *Ibid.* 87-88.

reconvertir et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra en même temps un problème politique de première importance. Pour le résoudre, la vieille Europe invente le prototype du camp de prisonniers isolés, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, et qui peut accueillir un grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du sud-est de la Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'empire Turc, offrent une solution idéale comme lieu de détention. L'itinéraire du transport était le suivant : du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg, ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, la Drave, la Theiss) ils étaient transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatoires avaient déjà été entrepris pour assurer leur accueil, depuis le mois d'août. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a recensé leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politiques, ont causé de sérieux problèmes aux autorités militaires.⁴⁰

L'intensité de l'activité militaire révéla rapidement l'insuffisance des plans d'installation. Par exemple, le Conseil de Guerre Suprême prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlent de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre beaucoup plus élevé encore, onze mille prisonniers. Il fallut donc modifier le plan établi, et ajouter aux lieux de détention fortifiés du sud-est de la Hongrie (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogaras, Gyulaférvár, Medgyes, Nagyszeben etc.), quelques forteresses du nord-ouest (Győr, Pozsony etc.) une forteresse subcarpatique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, au centre du pays. De plus, sous la pression d'une multitude inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche.⁴¹

Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers : leurs conditions sanitaires d'abord, et leur hygiène mentale, ensuite ; c'est-à-dire le fait qu'ils avaient été "contaminés" politiquement, par conséquent, ils étaient considérés comme des éléments dangereux en Hongrie.

La mortalité des transports s'élevait de 15 à 20 %. Le scorbut, la diarrhée, la dysenterie, la fièvre des blessés avaient leur victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait d'augmenter : n'oublions pas que la majorité des prisonniers de guerre est arrivée en Hongrie à la fin de l'automne, et

⁴⁰ Zoltán Barcsay-Amant. *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, idetelepülésük első esztendejében. 1793* (Les prisonniers de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement, 1793), Budapest, 1934, 26-63.

⁴¹ Jean-Paul Bertaud, *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*. Paris, Hachette, 1985, 258-263.

que l'hiver faisait geler les rivières : ils devaient faire le reste du chemin à pied. Du point de vue de leur condition physique les rapports militaires distinguaient trois niveaux : ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux qu'on devait hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent du passage des prisonniers français et de la peur de la population locale d'une épidémie.⁴²

Les mémoires nous permettent de reconstituer l'itinéraire du transport aussi bien que la vie quotidienne des prisonniers français. Dans la présente étude, je me suis appuyé sur deux mémoires : ceux du général Dellard ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit en a été perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les a reconstitués par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'a été que partiellement retrouvé. La partie qui a été publiée apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution française. Nous avons également retrouvé un autre manuscrit quasiment oublié : celui du *Manifeste* du capitaine Joseph Hautière, écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui présente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux. Leurs impressions, leurs expériences semblent être déterminées avant tout par des péripéties et par les souffrances du transport qui les menait vers la Hongrie.

Le premier mémorialiste, le général Dellard commençait son voyage involontaire et forcé à Cologne, ensuite, en arrivant au bord du Danube il continua par voie fluviale, avec d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois : « Nous faisons par jour de vingt à trente lieues – écrit-il. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on appelait l'Infirmerie nous suivait, portant les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant frappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte... . En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmerie, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée... »⁴³

⁴² Zoltán Barcsay-Amant, *op.cit.*, 70-78.

⁴³ Baron François Dellard, *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire*, Paris, Libraire Illustrée, 1882, 41.

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances, les conditions de vie de Dellard se sont améliorées lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo, à la frontière de la Turquie ; là, 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire : « Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmierie à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambrées et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casemates de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mouraient comme des mouches, allaient nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers. »⁴⁴

Le 8 novembre 1793 le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux cantonnements préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement. « Les barques – écrit-il – sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. Un ou deux officiers, chargés de l'inspection de ces misérables, avaient seuls une espèce de cabane construite sur le milieu du radeau, où ils se mettaient à l'abri du mauvais temps et se chauffaient à l'aide d'une espèce de poêle qu'on y avait mis. Depuis notre embarquement, les soldats furent séparés des officiers et ne purent conséquemment en recevoir des secours dans les moments où ils avaient le plus besoin.

Notre destination était pour Pest, Mungatz (*Munkács*), Esseg (*Eszék*), Segedhin (*Szeged*), Temeswar (*Temesvár*), Grand-Waradin (*Nagyvarazsdin*) et Ratz (*Racsa*), villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie. Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés çà et là, le mauvais temps, le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction. Nos chefs d'escorte n'en pouvaient mais ; on ne leur donnait aucun moyen de soulager l'humanité souffrante. Nous eûmes une perte assez considérable depuis Kintzbourg à Lintz. »⁴⁵

Le 23 décembre 1793 ils arrivent à l'hôpital de Pest. « Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube – écrit-il. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelesec achevèrent de remplir ce lieu

⁴⁴ *Ibid.*, 54.

⁴⁵ *Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793, 94 et 95*, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6^e bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec, Bibliothèque Nationale – Manuscrits 10173.

par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin ; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermine, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de dureté : chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de la maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne. »⁴⁶ De ce point de vue il faut aussi mentionner les problèmes de religion chez les prisonniers. L'exigence de leur entretien spirituel a fait son apparition dès la fin de 1793. C'est pourquoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de la cour de Vienne, le devoir du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêque d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés sur proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires, 12 prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause d'éventuels décès et des fréquents déplacements forcés.⁴⁷

La vie quotidienne des prisonniers français avait été déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelle – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient d'une localité à l'autre. Ainsi, par exemple « à Djakovo – écrit Dellard – nous vivions bien ; les subsistances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous... . Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré. »⁴⁸

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés financières des soldats prisonniers. « En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats : les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Ferenc Lenkefi, « A lelkigondozás problémái a francia hadifoglyok körében Magyarországon 1794-1795 » (Les problèmes du soin spirituel chez les prisonniers de guerre français en Hongrie 1794-1795), *Hadtörténelmi Közlemények*, 1994/3, 3-17.

⁴⁸ Baron François Dellard, *op.cit.*, 58.

ces misérables d'entrer dans les salles d'officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu'ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s'y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu'on a remis au lieutenant commandant à l'hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n'a distribué qu'une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l'emploi qu'il en a fait. Il donnait environ un quart d'once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette répartition se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l'hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi 100 ou 200 soldats s'y trouvaient, alors cette somme n'a jamais pu être entièrement dépensée. Qu'est devenu le reste ? Ceci n'est pas bien difficile à trouver. Prudhomme, commandant au 3^e bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon ; on la lui a remise, en répondant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers. »⁴⁹

Les autorités militaires contrôlaient et censuraient les lettres, la correspondance des soldats français. Il fallait d'abord présenter toutes les lettres au Conseil de Guerre de la Cour, pour pouvoir leur donner une suite favorable. En même temps il était sévèrement interdit à la population d'aider à transmettre le courrier des prisonniers français. Plusieurs fois des avertissements ont été lancés à la population « de ne point converser avec ces prisonniers. »⁵⁰

Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple pour l'enterrement d'un camarade. Ces mesures sévères n'étaient pas employées à l'égard des officiers. Il ne leur était pas interdit de prendre contact avec la population, mais ils devaient donner leur parole d'honneur de ne jamais parler de « leur propre constitution » aux habitants, et de ne jamais quitter les limites de la ville.⁵¹ Pour assurer leurs frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme d'argent aux prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec cet argent : acheter leurs lits, leur vaisselle, etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée aux prisonniers français.⁵²

⁴⁹ Joseph Hautière, *op.cit.*

⁵⁰ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

⁵¹ Archives départementales du comitat de Csongrád, protocole du Conseil municipal, 1775/1793 ; 1776/1793 ; 1326/1794.

⁵² Zoltán Barcsay-Amant, *op.cit.*, 78-83.

Par conséquent, entre les marchands locaux et les Français, une sorte de contact économique s'est établi et se stabilisait progressivement. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car il lançait continuellement des appels aux marchands locaux : pas de crédit aux prisonniers français ! Ils doivent payer comptant, car, en aucun cas, les autorités ne se portent garant, et elles ne payeront pas les dettes des prisonniers français...⁵³ D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Étant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande du marché local en vendant leurs vêtements. À leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois averti les habitants de la ville de renoncer « aux achats des vêtements français. »⁵⁴ Il est à noter également que ces rapports économiques avaient de temps en temps un aspect plutôt politisant : par exemple, sur les boutons des vêtements mis en vente par des officiers français, figuraient les mots "Liberté, Égalité, Fraternité." Les Français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes pour des raisons qui n'étaient certainement pas que commerciales...

Pour conclure, nous insisterons sur le fait que les prisonniers de guerre français furent vraisemblablement les premiers à annoncer la Révolution à la population hongroise de la région, et – peut-être – les premiers à en interpréter les conséquences immédiates pour les habitants de ces grandes villes de provinces hongroises et transylvaines.

⁵³ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793 ; 1794/1793 ; 1835/1794.

⁵⁴ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1914/1793.